



JEAN GIONO

Le voyageur immobile

Le 9 octobre 1970,
Jean Giono, figure
majeure de la littérature
du siècle dernier, poussait
son dernier soupir à
Manosque, sa ville natale,

à laquelle il fut toujours fidèle.

Un programme dense, varié et de grande qualité avait été concocté pour célébrer le 50^e anniversaire de sa mort. Malheureusement, l'irruption du coronavirus a bouleversé les manifestations prévues. Ironie de l'Histoire, il avait fait d'une autre pandémie, 69 ans plus tôt, un des principaux personnages de l'un de ses livres les plus célèbres, *Le Hussard sur le toit*. Bien que beaucoup connaissent ses romans pour en avoir lu ou en avoir vu des versions sur le grand ou le petit écran, lui est toujours resté en retrait de ses œuvres.

Lorsqu'il a eu onze ans, raconte Jean-Louis Carribou, auteur de *La Route Jean Giono*, son père, Jean-Antoine, modeste cordonnier anarchiste d'origine piémontaise, lui dit : « Maintenant tu es grand, il faut sortir des jupes de ta mère. Je vais te donner cinq francs et avec tu vas faire le voyage que tu veux, le plus loin possible. » Parti de Manosque, il monta dans une diligence en direction de la montagne de Lure qui le fascinait déjà pour y avoir accompagné des bergers lors d'une transhumance alors qu'il avait sept ans et que, plus tard, il qualifiera de « merveille des merveilles ». Il s'arrête à Banon, à une quarantaine de kilomètres. Il y passe la nuit dans une auberge où il rencontre des maquignons qui, le lendemain, vont vendre chevaux et mules à la foire de Séderon, dans la Drôme. Au petit matin, le jeune voyageur, émerveillé, franchit la montagne, juché sur une mule. La foire terminée, lesté de quelques sous, il prend le chemin du retour. Quelle est la part du vrai dans le récit de ce périple ? Inutile de chercher. L'histoire est trop belle, d'autant que ce voyage initiatique autour de cette « montagne libre et neuve qui vient à peine d'émerger du déluge », qu'il voit « vautrée comme une taure dans une litière de brumes bleues » n'est pas étranger à sa vocation



d'écrivain. Ce « radeau perdu dans la plaine du ciel » servira de cadre à une dizaine de ses romans et nouvelles. Il y tournera aussi *Crésus*, le seul film dont il assura la mise en scène, le scénario et les dialogues.

Bien que son œuvre soit tout entière ancrée en Haute-Provence, ce qui le réduit souvent au statut d'écrivain régionaliste, ce conteur génial et polyvalent, autodidacte érudit, refusera toujours d'être qualifié de chantre de la Provence, comme le sont, à leur façon, Mistral et Pagnol. Sa Provence à lui est « un Sud inventé comme a été inventé le Sud de Faulkner », insiste Jacques Mény, au physique de moine copiste, président de la très active association des Amis de Jean Giono. Sa Provence est à la fois utopique et réelle, ainsi qu'il s'en était expliqué dans une lettre adressée à Pierre Bergé, qu'il a abrité, avec Bernard Buffet, dans son cabanon pendant un an. « J'ai beau être né dans le

pays des images et l'avoir habité sans interruption pendant près de 60 ans, je ne le connais pas. Je l'ai parcouru dans tous les sens, à pied, à cheval, en voiture, sans jamais pouvoir dresser le catalogue complet de ses vertus et de ses vies. »

Fasciné par les cartes comme on peut l'être par les livres, il les annota et s'inspire des toponymes pour composer les cartes imaginaires de ses romans dont la géographie devient réalité. Il invente son monde à partir de fragments de lieux existants qu'il se plaît à surdimensionner. Si l'action le nécessite, il n'hésite pas à transférer un village existant d'une rive à l'autre. Cet illusionniste qui travaille sous les yeux du lecteur revendique sa liberté. « La Provence que je décris est inventée et c'est mon droit (...). Elle est aussi vraie que la Grèce de Médée et d'Antigone. » Et, dans ce terroir inventé, il fait vivre « des personnages inventés » auxquels il fait vivre « des drames inventés ».

- 1 La villa Lou Parais à Manosque, 2009 (Photo : Fonds photographique Amis de Jean Giono)
- 2 Jena Giono à sa table de travail vers 1950 (Photo : Fonds photographique Amis de Jean Giono)

« Rien ne l'intéressait en dehors des livres. Tout ce qu'il demandait, c'était un bureau pour écrire et une bibliothèque »

Fils unique de Jean-Antoine et de Pauline, une repasseuse, Giono est né le 30 mars 1895,

la même année que la première projection d'un film. Faut-il y voir un signe du destin ? Toujours est-il que le 7^e art jouera un grand rôle dans sa vie. Chaque dimanche, il va au cinéma. Il voit des westerns, des Fantômas, etc. Dans son Panthéon, on retrouve, toutes générations confondues, Sacha Guitry, Hitchcock, les Marx Brothers, Renoir, Buñuel, Truffaut, Polanski, Humphrey Bogart... Un grand nombre de ses textes ont été adaptés au cinéma (*Angèle, Regain, La femme du boulanger, Le chant du monde, Les grands chemins, Le hussard sur le toit, Un roi sans divertissement*, etc.) Il écrit le scénario de *L'eau vive*. Il tourne *Crésus*. Très sourcilieux, pointilleux à l'extrême, les résultats ne sont jamais à la hauteur de ses attentes bien qu'il admette que le cinéma est un art difficile qui permet de raconter autrement des histoires. Les rêves sont plus faciles à exprimer avec un stylo qu'avec une caméra, ce qu'il résume d'une phrase : « Si je veux convoquer l'armée de César, je l'ai tout de suite sur le papier. »

En 1911, la mauvaise santé de son père l'oblige à arrêter ses études ; il est embauché au Comptoir national d'escompte. Début 1914, il rencontre Elise Maurin, fille d'un coiffeur et d'une couturière, qu'il épousera le 22 juin 1920, deux mois après le décès de son père. Entre-temps, mobilisé fin 1914, il a été de tous les combats de cette sale guerre.

Démobilisé en octobre 1919, il retrouve la banque. Parallèlement, il écrit de la poésie, des romans et se constitue une amorce de bibliothèque. Ponctuel et consciencieux, apprécié par sa direction, il gravit les échelons et, en 1929, *Colline*, son premier livre connaît un beau succès. Un an plus tard, bien décidé à vivre exclusivement de sa plume, il quitte la banque et le confort d'un logement de fonction pour acquérir une modeste maison, Lou Paraïs, sur le flanc sud du Mont d'Or qu'il décrit comme un beau sein rond, « à cinq minutes du centre de Manosque », précise-t-il. Le petit jardin, où poussent « un palmier, un laurier, un abricotier, un kaki et des vignes », est agrémenté d'un bassin « grand comme un chapeau » et d'une fontaine.

Celui qui se présentait comme « un joyeux pessimiste » va écrire la plus grande partie de son œuvre dans ce modeste paradis.

Curieusement, sa demeure n'apparaît pas dans ses livres, « mais elle y a son rôle puisque c'est dans cette maison que je les ai presque tous écrits » insiste-t-il lors d'un entretien avec Georges Rouveyre, en 1968.

Il y déménage avec sa petite tribu, épouse, filles, mère, qui comptera jusqu'à huit personnes vivant là, tout simplement, empilées dans une odeur de soupe aux choux, ce qui ne devait pas le gêner comme le raconte Élise, dans *Souvenirs inédits* : « Peu lui importait logement, meubles, porcelaines. Il aurait couché sur un lit en fer qu'il s'en serait accommodé ! Rien ne l'intéressait en dehors des livres. Tout ce qu'il demandait, c'était un bureau pour pouvoir écrire et une bibliothèque. »

Ce « voyageur immobile », ainsi qu'il se qualifie, a très peu voyagé et, au « loin », préférerait « l'ailleurs » qu'il avait dans sa tête. Il ne cessait de déménager son espace de travail d'une pièce à l'autre ainsi que le raconte sa fille cadette, Sylvie : « Profondément sédentaire, mais mobile dans sa coquille, mon père investira cette maison pièce par pièce pour y loger son imaginaire. » Son premier bureau était installé à l'étage dans une pièce qu'il partageait avec Nini, la grand-mère presque centenaire qui y avait son lit. Lui, avait une petite table basse près de la fenêtre, et y travaillait le jour. Malgré ces conditions, pour le moins inconfortables, il écrit notamment *Manosque-des-Plateaux* puis *Le grand troupeau*, inspiré par la guerre de 14-18. Il éprouva les pires difficultés pour relater les épreuves vécues à Verdun, au Chemin des Dames et lors de la bataille du mont Kemmel, dans les Flandres. Quatre manuscrits successifs, entièrement réécrits, en témoignent.

Cette cohabitation ne durera pas. La vie familiale est trop bruyante.

Il aime travailler au calme dérangé seulement par le grésillement du tabac dans sa pipe Dunhill et, l'hiver, par le doux ronflement du petit poêle à charbon qui peine à réchauffer la pièce. Ces ronronnements ne rompent pas le silence mais, au contraire, en soulignent la plénitude. Il est, en revanche, très sensible aux bruits, surtout les bruits mécaniques qui l'exaspèrent particulièrement, y compris celui de la Remington Junior sur lequel sa femme tape les textes manuscrits qu'il lui donne. Paradoxalement, les visites impromptues ne semblent pas le gêner outre mesure. « On avait l'impression qu'on ne le dérangeait pas dans son travail. Quand on entrait dans son bureau, il arrêta d'écrire même s'il était au milieu d'une phrase. Il disait : quand tu partiras, je relirai le début et je la terminerai. Son bureau n'a jamais été une tour d'ivoire. », raconte Sylvie.

Pour s'isoler, il se fait construire, à l'écart, un pavillon. Dans une pièce sommaire, il installe un immense et imposant bureau Henri II hérité de ses parents, « dont la laideur ne l'affecte pas ». Il est vrai que les livres qui l'encombrent ne laissent plus voir que les pieds du meuble. Il reste là quatre ans, de 1932 à 1935. Il y écrit notamment *Lanceurs de graines, Le chant du monde, Refus d'obéissance* et *Que ma jote demeure*, dédié à sa femme.

Ce petit pavillon indépendant s'avérant par trop inconfortable, chaud l'été et froid l'hiver, il décide de le relier au corps principal de la maison. Cette extension se présente sous la forme d'une longue pièce, très bien éclairée par une grande fenêtre. Il y installe des étagères pour ses livres qui commencent à devenir encombrants et son ami le peintre Lucien Jacques y réalise une fresque allégorique sur le seul mur disponible. Cependant, il ne tarde pas à ne plus supporter ce bureau-bibliothèque, insuffisamment isolé de la vie familiale qui le distrait de ses pensées. Finalement, il ne sera resté là qu'en 1936. Il y aura travaillé à la traduction de *Moby Dick*, mais n'y aura écrit aucun roman.

Il va de nouveau émigrer pour s'installer dans une nouvelle pièce où il restera jusqu'en 1947. Il délaisse son bureau Henri II pour une planche posée sur des tréteaux sur laquelle il écrit debout. S'y ajoute une petite table Louis XIII, choisie dans le mobilier de la maison, qui a longtemps tenu lieu de table de repassage à sa mère. Il a accroché au mur une ancienne peinture chinoise, Les chevaux mongols, qui le suit de bureau en bureau.

Son bureau suivant a été aménagé, au deuxième étage, dans trois petites cellules dont les cloisons ont été abattues pour ne faire qu'une seule pièce. Il y restera dix-sept ans, de 1947 à 1964 et y écrira la plus grande partie de son œuvre romanesque d'après-guerre. Sur le palier, deux bibliothèques encadrent un autre compagnon de route, L'ange, une belle statue de bois, attribuée à l'atelier de Pierre Puget, haute de deux mètres, dont on ne sait comment elle est arrivée là. Elle a été de tous les voyages intérieurs du maître de maison comme cette sculpture de pierre, probablement une tête de chapiteau d'une église romane démantelée à la Révolution et récupérée par un paysan. Après l'avoir découverte sur le linteau d'une vieille grange, Jean a acheté la bâtisse, une bouchée de pain, pour pouvoir la récupérer. Une fois en possession de cette pièce, il redonna le bâtiment au paysan, bien content de le récupérer gratuitement. Trônant aujourd'hui sur la cheminée de la bibliothèque, elle porte au sommet de son crâne une marque plus foncée, laissée, dit-on, par Giono quand il s'appuyait dessus de sa main droite alors qu'il regardait le paysage. L'âge venant, le second étage lui semblait bien haut, il se replia dans le boudoir de sa femme. C'est là qu'il écrit *L'iris de Suse*, le dernier livre paru de son vivant.

Le bureau de
Jean Giono, 2020
(Photo : Georgette
Gouge)

À la fois espace de travail, de réflexion et de loisirs, sa bibliothèque, riche de 8 500 volumes, lui est un outil indispensable.

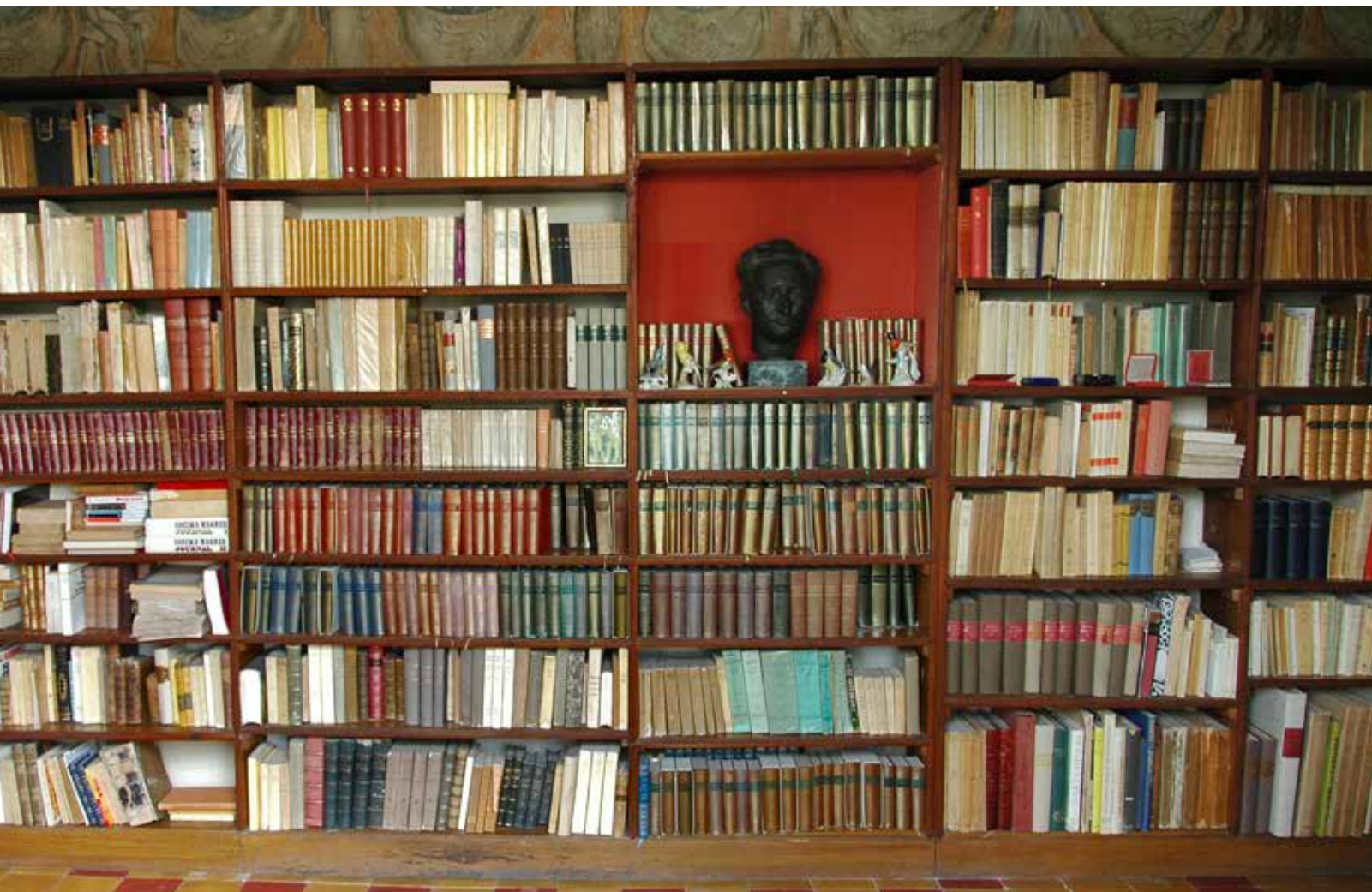
Pour l'écriture de chaque roman, un libraire lui envoie tous les ouvrages sur le sujet qu'il annote soigneusement. Les auteurs les plus divers témoignent de l'éclectisme de ses lectures. Alexandre Dumas, Stendhal, Victor Hugo, Faulkner y côtoient Cervantes, Shakespeare, Dostoïevski, etc. On y trouve aussi des polars, surtout de la Série noire, avec une préférence pour Chester Himes et James Hadley Chase, dont il se fait envoyer quatre exemplaires chaque mois. Il aime les bédés du Sapeur Camembert au Journal de Mickey qu'il lit avant de les repasser à ses filles.

Malgré sa relative aisance, ses conditions matérielles de travail sont toujours restées modestes.

Ainsi, le plateau de la table Louis XIII a été agrandi simplement en posant dessus une grande planche de contreplaqué cachée par un lourd tissu bordeaux recouvert de papiers buvards verts qui portaient la marque de ses textes. Il écrivait à la plume avec une encre très noire, obtenue en laissant l'encrier débouché pour que l'évaporation la rende pâteuse, et dans laquelle il plongeait sa plume Nostradamus, fichée dans un porte-plume en bambou qui, selon lui, « pèse à peu près la moitié d'un gramme ».

Il aime les mots comme les peintres aiment les couleurs. Il éprouve un plaisir sensuel à calligraphier soigneusement ses textes sur du papier jaune paille. Ce plaisir, il le ressent très tôt, à la banque, lorsqu'il se rend compte qu'il écrit « bien », mais aussi « beau », même les bordereaux d'escompte ! Pour lui, l'écriture, ce « divertissement de





roi », c'est être libre. Il s'en est expliqué lors d'un entretien avec Claude Santelli, scénariste et réalisateur, en 1965 : « Le plaisir que je prends à écrire un livre dépasse tous les autres. C'est un plaisir véritable que de se livrer à ce travail de marqueterie qu'est le style, de remplacer tel mot par une virgule, de remplacer une virgule par un adverbe, d'allonger la phrase, de la raccourcir, de la chercher, parfois par le style voir naître le caractère des personnages ; ça, c'est mon plaisir personnel. »

Il a également détaillé sa façon de travailler sur un plan matériel. « Sur ma table de travail, il y a ma page jaune et, à côté, il y a mon carnet ouvert. Je réfléchis à la phrase que je vais faire prononcer par mon personnage ou à celle que j'écrirai pour décrire ce que mon personnage est en train de faire. Je réfléchis à cette phrase et, quand il n'y a pas de problème, je l'écris directement sur ma page jaune, et je continue comme cela, peut-être pendant une heure, sans que j'aie besoin de carnet. Et puis brusquement se présente un problème de style ou de construction. Alors, ça se fait sur le carnet. Si bien que lorsque j'écris la phrase sur la page jaune, elle ne présente pas de ratures parce qu'elles ont toutes été faites sur le carnet. Mais si tu prends la page du carnet correspondant à la page jaune, tu trouves pour la même phrase une dizaine d'autres qui présentent les mots placés dans des ordres différents. Par conséquent, toutes les ratures se trouvent sur le carnet et non pas sur le manuscrit. »

À chaque moment de la journée il est paré pour prendre des notes, consigner des anecdotes et, en même temps,

il fait jeu de tout. Le soir, par exemple, quand il part prendre l'air, il n'emporte ni carnet ni crayon, mais un paquet de papier à cigarettes et des allumettes. Dès que lui vient une idée, il sort une petite feuille et gratte une allumette, qu'il éteint aussitôt, et avec ce petit bout de bois noirci il trace quelques mots. Une fois de retour, il essaie de déchiffrer ses pattes de mouche et s'amuse à reconstituer son texte.

Il ne se passe pas un jour sans qu'il écrive, pas même celui où sa mère est décédée. Il a passé ses derniers jours près d'elle et quand elle a fermé les yeux, il a prévenu la famille pour qu'elle organise les obsèques et lui s'est enfermé dans son bureau pour continuer son roman en cours, *Mort d'un personnage*, qui raconte la fin de Pauline de Théus, son héroïne du *Hussard sur le toit*. Il confiera avoir puisé dans sa douleur et son chagrin « pour faire mourir Pauline ».

La famille se retrouve deux fois par jour, lors des repas. Pour éviter de monter à l'étage, on l'appelle avec une grosse clarine de vache, rapportée de Briançon, installée dans l'escalier. Lors du dîner, une de ses filles apporte sa production de la journée, quatre-cinq pages, pas plus, dont il fait la lecture, comme un feuilleton. Il teste ainsi ses écrits pour juger la sonorité de son texte, le rythme des phrases et parfois avec un petit sourire satisfait il ne peut s'empêcher de dire « ce que j'ai écrit est épatant » ou bien encore « je n'ai jamais aussi bien écrit ».

**Francis Gouge ■
Remerciements à l'Agence de développement
des Alpes-de-Haute-Provence et à l'association
Les amis de Jean Giono**

La bibliothèque de la villa Lou Parais, 2007
(Photo : Fonds photographique Amis de Jean Giono)